

DE  
LA LITTÉRATURE  
DU MIDI  
DE L'EUROPE.  
TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

DE  
LA LITTÉRATURE  
DU MIDI  
DE L'EUROPE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

De l'Académie et de la Société des Arts de Genève, Correspondant de l'Académie royale des Sciences de Prusse, Membre honoraire de l'Université de Wilna, des Académies Italienne, des Georgofili, de Cagliari, de Pistoia, etc.

TOME PREMIER.

---

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille,  
Ancien hôtel de Lauraguais, n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de Commerce.

1813.

---

---

## AVERTISSEMENT.

---

DÈS l'origine du travail que je publie aujourd'hui, et long-temps avant de pouvoir connaître l'existence du bel ouvrage de M. Ginguené sur la Littérature italienne, j'avais pris une direction différente de celle qu'il a suivie, en sorte que, malgré un rapport de titres entre nos deux livres, je n'aurai point à soutenir une aussi redoutable concurrence. Je ne me suis point proposé de porter la lumière dans les antiquités d'un peuple célèbre, fort au-delà de ce qu'ont pu faire les écrivains nationaux, comme il l'a fait avec tant de succès, mais seulement de rassembler et de présenter aux gens de goût ce qu'il leur convient de savoir sur les littératures étrangères. Je n'ai point cherché à faire de nouvelles découvertes dans un champ si vaste : j'ai suivi la renommée, sans prétendre la devancer ; et c'était déjà une assez grande tâche que celle de connaître par moi-même les écrivains de diverses langues qui ont exercé quelque

influence sur le goût de leur nation , sur leur siècle , ou sur l'esprit humain. J'ai tenté d'apprécier le mérite réel de ces écrivains, de le faire goûter, en écartant les préjugés nationaux qui pouvaient rendre insensible aux charmes d'une poésie différente de la nôtre; j'ai cherché à remonter des règles conventionnelles de chaque littérature, aux règles fondamentales, que le sentiment et le goût ont rendues communes à tous les hommes; j'ai surtout voulu montrer partout l'influence réciproque de l'histoire politique et religieuse des peuples sur leur littérature, et de leur littérature sur leur caractère; faire sentir le rapport des lois du juste et de l'honnête avec celles du beau; la liaison enfin de la vertu et de la morale avec la sensibilité et l'imagination. C'était, en quelque sorte, écrire l'histoire de l'esprit humain dans plusieurs peuples indépendans, et le montrer partout soumis à des phases régulières et correspondantes.

Je n'ai pu cependant exécuter qu'une partie du plan que je m'étais d'abord proposé. Il s'étendait à toute l'Europe, et je n'ai parlé que des peuples du Midi de

cette contrée. Mais ces derniers forment un ensemble que j'ai cru pouvoir détacher des peuples du Nord. Du moins j'ai cherché à montrer les rapports qu'eurent entre elles la Littérature romane, et la Littérature teutonique, et à faire prévoir leur influence réciproque. Ces rapports seront plus évidens encore dans la seconde division de mon travail, si je puis l'achever et traiter aussi de la Littérature du Nord; alors je m'efforcerai de faire sentir ce que l'une des deux grandes races d'hommes, qui se partagent l'Europe civilisée, a appris de l'autre, et j'aurai ébauché l'histoire des plus brillantes facultés de l'esprit humain, depuis la renaissance des lettres.

On remarquera ~~peut-être~~ dans cet ouvrage un genre de réserve que je dois expliquer. Rendant compte de la poésie de peuples voluptueux, et souvent corrompus, j'ai évité toute image, tout souvenir qui ne s'allierait pas à la modestie la plus scrupuleuse. Entre les bornes étroites que je me suis prescrites, et celles que l'honnêteté peut permettre, il y a encore beaucoup d'espace. Mais cet ouvrage a été composé pour être récité pu-

bliquement à Genève, où les fonctions de l'enseignement se considèrent encore comme une magistrature primitive. Dans une ville renommée pour les vertus domestiques, pour la pureté de ses mœurs, pour l'austère décence du langage, des demoiselles de la première jeunesse suivent mes leçons, mêlées parmi des écoliers d'un autre sexe. Je me serais reproché devant elles un mot, une pensée qui leur aurait causé un moment d'embarras. Leur souvenir ne s'est point effacé de ma mémoire, en rédigeant de nouveau cet ouvrage; j'aime à penser qu'il peut rendre témoignage de l'étendue d'esprit, de la variété de connaissances qu'on leur suppose dans ma patrie. La réserve sur un seul objet fait foi du respect qu'on doit à leur sexe et à leur âge, et le libre examen de toutes les questions qui importent à la félicité humaine, l'analyse du cœur et de l'esprit, de l'imagination et de la pensée, la connaissance des langues étrangères et de la poésie de tous les peuples nos rivaux dans les lettres, montrent en même temps que rien n'est jugé chez nous trop relevé pour elles.

---

DE  
LA LITTÉRATURE  
DU MIDI  
DE L'EUROPE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Introduction ; corruption de la Langue Latine ;  
formation des Langues Romanes.*

**L'**ÉTUDE des littératures étrangères n'a point dans tous les temps une même importance, ou un même degré d'intérêt. A l'époque où les nations encore jeunes sont animées d'un génie créateur, qui leur donne une poésie et une littérature originales, en même temps qu'il les rend propres aux grandes entreprises, susceptibles des grandes passions, et disposées aux grands sacrifices, il n'existe pour elles aucune littérature étrangère ; chacune tire de son propre sein ce qui est le plus en harmonie avec sa

nature. L'éloquence est pour une telle nation l'expression de ses propres sentimens, la poésie est le jeu de son imagination encore libre. Chez elle on n'écrit point pour écrire, on ne parle point pour parler, on n'a point besoin, pour faire une impression profonde, ou de règles ou d'exemples; mais l'orateur arrive jusqu'au fond de l'âme de celui qui l'écoute, parce que tout ce qu'il dit part du fond de la sienne propre; le prêtre ébranle les consciences, il éveille tour à tour l'amour ou la terreur, parce qu'il est pénétré de la vérité des dogmes qu'il annonce, qu'il voit le Dieu qu'il prêche, et qu'il ne fait que répéter ses inspirations. L'historien place sous les yeux de ses lecteurs les événemens des temps passés, parce qu'il est encore agité par les passions qui les firent naître, parce que la gloire de sa patrie est le premier désir de son cœur, parce qu'il veut la conserver par ses écrits, comme il a contribué par son bras à l'acquérir; le poète épique donne plus de durée à ces souvenirs historiques, en les revêtant d'un langage plus conforme à son inspiration intérieure, plus analogue avec les émotions qu'il veut réveiller; le poète lyrique s'abandonne à des transports qu'il ressent en effet; le tragique même remet sous les yeux le tableau qu'il a en entier dans l'imagination. La forme, le langage, ne sont pour ces génies créateurs, que des

moyens de rendre l'émotion plus populaire ; chacun cherche en soi, chacun trouve en soi la touche harmonique qui doit répondre à tous les cœurs ; chacun ébranle les autres en cherchant seulement ce qui l'ébranle lui-même ; l'art n'est alors point nécessaire, parce que tout se trouve dans la nature et dans le sentiment.

Telle fut la Grèce dans son origine, telles furent peut-être aussi les nations européennes dans leurs premiers développemens au moyen âge ; telles sont toutes celles qui par leurs propres forces sortent de la barbarie, et en qui l'esprit d'imitation n'a point étouffé la vigueur naturelle. A cette époque de la civilisation, la connaissance des langues étrangères, des littératures étrangères, des règles étrangères ne saurait être que nuisible. Il faut se garder d'offrir à ces génies ardents des modèles qu'ils s'efforceraient ~~peut-être d'imiter en tout~~, avant d'être en état de les apprécier ; il faut les laisser à eux-mêmes. Le sentiment devance en eux le jugement, et peut les conduire aux plus grandes choses ; mais ils sont toujours prêts à l'abandonner pour l'art qu'ils ne connaissent point encore, et qui leur apparaît cependant comme s'il était d'une nature supérieure. Ils demandent avec avidité des règles, tandis que c'est eux-mêmes dont l'exemple servira de règle aux siècles postérieurs. Plus l'esprit humain a de vigueur, et plus il est

disposé à se donner des entraves ; il tourne presque toujours sa force contre lui-même , et le premier usage qu'il fait de sa puissance est bien souvent de s'anéantir. Le fanatisme semble être la maladie propre à cette période de la société humaine ; la violence des institutions politiques ou religieuses qui y sont nées , est proportionnée à la violence des caractères qui s'y sont développés ; et souvent des nations douées des facultés les plus puissantes , n'ont occupé aucune place dans l'histoire du monde ou dans celle des lettres , parce qu'elles ont dépensé toute leur énergie pour se dompter elles-mêmes. On voit des exemples frappans de cet anéantissement de l'esprit humain dans l'histoire politique , et surtout dans l'histoire religieuse des hommes ; l'histoire littéraire en présente aussi quelques-uns. Ainsi , c'est parce que les Spartiates se sentaient doués d'une grande vigueur de caractère , d'une grande violence de passion , parce qu'ils jouissaient de la plénitude des forces de la liberté et de la jeunesse , qu'ils employèrent toute cette énergie de volonté à se soumettre eux-mêmes , et qu'ayant appris à connaître d'autres législations hautement sévères , comme celle des Crétois ou des Egyptiens , ils ne crurent l'œuvre de la politique accomplie , que lorsqu'ils eurent profité de leur liberté pour s'ôter tout libre arbitre. Ainsi , dans la ferveur d'une

conversion nouvelle, les passions religieuses se tournent également contre elles-mêmes, et les ordres monastiques s'imposent d'autant plus de rigueur, d'autant plus de pénitences, que la foi et le zèle ont développé dans l'âme des moines plus d'impétuosité. Ainsi, enfin, dans cette effervescence de l'âme qui fait les poètes, on voit souvent les jeunes gens abandonner l'étude du vrai et de la nature, pour se soumettre à toutes les gênes arbitraires d'une versification plus recherchée; on les voit inventer à plaisir des retours de mots, des retours de rimes qui entravent leur pensée, et donner pour ornement à leur poésie, la difficulté qu'ils vont braver, de préférence à la chaleur qu'ils possèdent. Dans ces trois carrières de l'esprit qu'on croirait si dissemblables, en politique, en religion, en poésie, on voit également l'impétuosité du caractère se manifester par l'amour de la gêne et de la contrainte, et l'énergie de l'homme se retourner contre elle-même.

Une littérature étrangère a souvent été adoptée par une nation nouvelle avec un tel fanatisme d'admiration; le génie d'autrui a si bien été donné comme le modèle parfait de toute grandeur, de toute beauté, que tout mouvement spontané a été réprimé pour faire place à une imitation servile, et que tout développement national d'une essence nouvelle a été sa-

crifié au désir de reproduire un tout conforme au modèle qu'on avait déjà sous les yeux. Ainsi les Romains s'arrêtèrent dans la vigueur de leurs créations, pour n'être plus que les émules des Grecs; ainsi les Arabes posèrent des bornes à leur pensée, pour rendre un culte à Aristote; ainsi les Italiens au seizième siècle, et les Français au dix-septième, ne consultèrent point assez dans leur art poétique leur religion, leurs mœurs, leur caractère, et songèrent seulement à copier les anciens; ainsi les Allemands, pendant une période qui n'a pas été longue, les Polonais et les Russes encore aujourd'hui, ont étouffé l'esprit qui leur était propre, pour recevoir des lois littéraires de la France, et se faire une littérature de copies et de traductions.

Mais la période dans laquelle l'esprit humain est doué de tant d'énergie n'est jamais pour chaque nation d'une longue durée; la réflexion succède bientôt à cette bouillante effervescence; on s'examine soi-même, on se demande compte des effets qu'on a produits, on se complaît à voir naître en soi l'enthousiasme, qui n'est pas fait pour soutenir des regards curieux; on découvre toutes les règles de tous les genres de création, à mesure qu'on perd la force de les suivre; l'esprit d'analyse refroidit l'imagination et le cœur, et ne laisse plus d'essor au génie. Nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous

sommes dès long-temps parvenus à cette seconde période ; l'esprit ne s'ignore plus lui-même ; son essor est prévu , ses effets sont calculés ; le génie a perdu ses ailes et sa puissance , et nous ne devons attendre de notre siècle aucune de ces productions qu'on peut nommer inspirées , où le génie , au lieu d'entrer en compte avec lui-même , avance vers son but , sans calculer d'effets , sans s'imposer de règles , sans avoir d'autre guide que sa propre supériorité . Nous sommes arrivés au temps de l'analyse et de la philosophie ; tout est matière d'observation , jusqu'à la manière d'observer ; tout est soumis à des règles , jusqu'à l'art lui-même d'en donner . L'esprit a gagné les devants sur le talent ; celui-ci ne peut marcher séparé des connaissances ; il faut savoir pour sentir , savoir pour penser , savoir pour parler . Il faut toujours comparer soi-même , puisqu'on sera sans cesse comparé ; il faut étudier ce qui existe , non pas seulement pour l'imiter , mais aussi pour rester ce qu'on est ; car l'habitude , l'éducation , les demi-connaissances ayant déjà donné une certaine direction à notre esprit , nous suivrons d'autant plus servilement cette direction commune , que nous nous serons élevés moins haut ; et au contraire , nous aurons d'autant plus d'originalité , que nous connaissons mieux tout ce qui existe . Le génie de l'homme ne peut se rapprocher de sa

noble origine, et se retrouver tel qu'il était avant la naissance des préjugés, qu'en s'élevant assez au-dessus d'eux pour les comparer tous et les analyser.

C'est demeurer dans un état de demi-connaissances, que de s'arrêter à l'étude de notre seule littérature. Ceux qui l'ont formée avaient en eux une inspiration qui s'est éteinte ; ils ont trouvé dans leur cœur des règles dont ils ne se sont pas même rendu compte ; ils ont produit des chefs-d'œuvre, mais il ne faut point confondre les chefs-d'œuvre avec les modèles, car il n'y a de modèles que pour ceux qui veulent se réduire au triste métier d'imitateur. Les critiques qui sont venus après eux ont découvert dans leurs ouvrages la direction propre à leur esprit, peut-être à l'esprit français ; ils ont montré par quelle route ces grands hommes sont arrivés aux effets qu'ils ont produits, comment une autre route les aurait détournés de leur but ; quelles convenances ils ont voulu garder, quelles convenances ils ont rendu respectables aux yeux du public pour lequel ils travaillaient ; ils nous ont fait connaître nos préjugés en les fortifiant. Ces préjugés sont légitimes : ils sont pris dans la pratique des plus grands hommes de notre langue : seulement ils nous importe de ne point en faire des règles essentielles à l'esprit humain. D'autres grands hommes ont existé dans d'au-